

## Eloge pour La Rumeur de Venise d'Albertine, sur un scénario de Germano Zullo (La Joie de lire). Par Sylvie Neeman\*

C'est un plaisir de faire l'éloge d'un livre tel que celui-ci, parce qu'il répond joyeusement aux critères peut-être les plus importants qui font un « bon » livre pour enfants, je veux parler du plaisir de la lecture d'une part, il est là, il est une évidence, et il s'agit de lecture même si aucun mot n'est écrit, car bien des mots sont prononcés par les enfants qui l'ont entre les mains, bien des sourires sont échangés, et les mots et les sourires sont souvent des preuves du plaisir de lire ; et d'autre part c'est un ouvrage qui très discrètement, si on le souhaite, si on le questionne, intrigue, amène à réfléchir plus loin. C'est un peu cette direction qu'on va prendre ce soir, puisqu'on est entre adultes et que les adultes ont besoin, parfois, de quelques alibis à leurs bonheurs.

C'est un livre sur une rumeur : un pêcheur a ramené un assez beau poisson, c'est vrai, il est plutôt grand ce poisson, mais pas de quoi en faire vraiment une histoire, or Germano Zullo a décidé d'en faire, précisément, toute une histoire, et pour cela il a imaginé ce scénario digne d'un film de Roberto Benigni : la nouvelle de cette pêche *de plus en plus* miraculeuse va passer de palais en palais, tout au long du Grand Canal de Venise ; elle va être colportée de balcon en fenêtre et de toit en toit, et à chaque transmission elle est grossie, c'est le propre de la rumeur, elle enfle tout comme enfle le poisson que dessine Albertine. Il devient espadon, requin-marteau, pieuvre, baleine ou que sais-je, puis il échappe au réel pour entrer dans le chimérique et là, seule l'imagination de la dessinatrice marquera les limites de sa transformation, il devient de plus en plus monstrueux, se riant de toute catégorie, jusqu'à finalement apparaître sous des traits extrêmement féminins, ceux d'une sirène, qui dans un joli pied de nez à tout ce monde, va replonger dans la mer.

Je ne m'attarderai pas sur une lecture grossière et sexiste qui verrait dans la sirène, autrement dit la femme, le comble de la monstruosité, ce serait tout à fait déplacé ! Je relèverai simplement que, mine de rien, on a ici bien des « topoi » de la littérature pour les enfants : une sirène, du merveilleux, des métamorphoses, des monstres.

C'est un livre sur la parole approximative, sur l'à peu près du langage. Or notre époque n'aime pas l'à peu près. On aime saisir le réel, le traquer sous toutes ses formes, même les plus banales, même les plus vulgaires, il suffit d'allumer la

télévision pour s'en convaincre. Et pourtant l'à peu près a sa place du côté des poètes, des écrivains, le hasard aussi.

L'à peu près, dit la rumeur, a fait naître un des plus beaux vers de la poésie française, je veux parler de ce poème de Malherbe, dont un copiste, par inadvertance, aurait modifié un mot. Il semblerait que la version écrite par Malherbe, dans ce poème de consolation qu'il adressait à un de ses amis qui avait perdu sa petite fille, disait :

*Mais elle était du monde, où les plus belles choses ont le pire destin ;  
Et Rosette a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.*

Or le vers que nous lisons dit :

*Mais elle était du monde, où les plus belles choses ont le pire destin ;  
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.*

C'est peut-être l'erreur d'écriture d'un copiste, peut-être l'erreur de lecture d'un imprimeur, peut-être un geste volontaire, en réalité on n'en sait rien, mais c'est tellement plus beau ainsi.

L'à peu près, l'erreur ont leur place en littérature ; cette affirmation n'aurait pas plus à Léonard de Vinci, qui prétendait que si les hommes (et Albertine...) ont inventé la sirène, c'est uniquement parce qu'ils connaissaient et la femme et le poisson. Je ne sais pas si ce que je vous dis là est tout à fait exact, je l'ai entendu, en voiture, dans un entretien radiophonique, pas avec Léonard de Vinci mais avec l'écrivain Marcel Cohen qui le citait, peut-être n'ai-je pas tout à fait bien compris, peut-être ai-je interprété à ma manière ces paroles parce que cette idée me plaisait, qu'un savant, qu'un inventeur de génie prétende que les hommes, en réalité, n'ont aucune imagination, juste une manière de composer avec les faits et les choses qu'ils connaissent par ailleurs déjà.

Une chose imaginée est-elle plus vraie qu'une chose simplement réelle ? Pourquoi ce besoin d'enjoliver, de s'approprier, pourquoi les Vénitiens et les Vénitiennes d'Albertine ne se contentent-ils pas de véhiculer l'information ? Pourquoi veulent-ils à leur tour devenir des auteurs, posséder une *autorité* sur l'histoire ?

Je vais vous citer deux extraits de texte.

Le premier a été écrit par une de mes filles, quand elle avait 7 ans je crois. Non pas que notre fille soit un génie de la littérature, elle a juste fait ce que font beaucoup d'enfants, mais elle l'a formulé à l'époque avec une clarté qui me ravissait. J'ai trouvé ce mot dans ma boîte aux lettres, un matin, elle l'avait laissé en partant pour l'école. La veille, comme elle avait un très fort rhume des foins, je lui avais proposé de rester à la maison l'après-midi, rester dedans, jouer, se reposer. Elle

avait été stupéfaite de cette proposition. Si stupéfaite qu'elle avait décidé d'en faire une histoire.

Elle a écrit ceci :

« Il y a très longtemps, une petite fille avait en été le rhume des foins. Sa maman l'aidait, elle lui mettait des gouttes dans les yeux etc. Elle lui a même fait louper l'école pour qu'elle se repose.

C'était le premier chapitre de l'histoire. J'espère qu'elle t'a plu. »

Ce qui m'intéresse le plus, c'est la phrase écrite en rose, au-dessus de ce texte et donc bien en évidence, qui l'introduisait :

« Chère Maman, j'ai inventé une histoire pour toi (une histoire vraie) »

Elle avait inventé une histoire vraie.

Quelques mois plus tôt, au salon du livre de Genève, j'avais acheté et fait dédicacer par Jacques Chessex un de ses romans. Sur la dédicace, il avait écrit « pour Sylvie Neeman, cette histoire vraie puisque je l'ai inventée ».

Ce qu'un écrivain confirmé par 40 années, à l'époque, d'écriture assidue, et ce qu'une très petite fille de 7 ans disaient, c'était presque la même chose : que certains faits *gagnent en réalité* à être dits « imaginés », mais aussi que les choses imaginées, par la *mise en histoire*, acquièrent une réalité, de quel ordre on n'en sait rien au juste, mais une sorte de réalité, de celles qui comptent dans une vie.

La réalité de la rumeur est de cet ordre-là, puisque le propre de ce phénomène est l'appropriation qu'en font ceux qui y participent : c'est un peu d'eux-mêmes qu'ils mettent dans la transmission, leur « grain de sel ». Je m'approprie le réel en lui offrant une très petite part de moi, ou encore « dit par moi, le réel est mieux, plus singulier, plus vrai. »

Albertine a magnifiquement montré l'aspect tout à fait quotidien, prosaïque de la rumeur : les personnages de l'histoire mangent, lisent, suspendent du linge, prennent le soleil. C'est leur vie que traverse soudain un événement qu'ils rendront digne d'intérêt, digne d'être raconté, d'être transmis. La linéarité, si évidente dans ce beau livre-leporello, est un aspect essentiel de la rumeur : pour vivre elle a besoin d'espace, de temps, elle a besoin d'éloignement et de se déployer. Elle a aussi besoin de relais, de personnes qui la prennent en charge.

Pour montrer ceci, Albertine, suivant en cela le scénario très précis de Germano, a photocopié à tour de bras des images de palais vénitiens, recréant ensuite son propre Canal Grande, à la fois imaginaire et réel, on reconnaît les palais mais ils sont déplacés, ici vous voyez le Palazzo Dario, celui sur lequel les pires rumeurs

circulent d'ailleurs : il serait hanté, tous ses anciens locataires ou propriétaires seraient morts de mort violente, meurtres ou suicides, le palais est à vendre depuis des lustres – il paraît, autre rumeur, que le réalisateur Woody Allen s'y serait intéressé, mais aurait renoncé (je crois qu'il a bien fait, il n'était peut-être pas la personne la plus à même de faire face à tant d'irrationnel...)

Albertine a donc donné vie à ces vénérables façades, en leur offrant des locataires, et ils sont tout à fait albertiniens, c'est l'occasion d'oser ce néologisme, un prix pareil, ils sont albertiniens donc, ces personnages, leur physionomie, leurs habits, leurs visages, leurs attitudes et même leurs... chats. L'irrévérence malicieuse, qui loge de si modernes personnages dans de si respectables édifices, ce contraste éclatant et esthétiquement si novateur, c'est aussi Albertine.

La rumeur se propage, le même personnage, d'abord récepteur, se fait émetteur pour son voisin, les paroles volent, c'est un livre sur la parole mais sans un seul mot, seul le fonctionnement de la parole nous est donné, comme une matrice, dès lors tous les mots, de toutes les langues, peuvent naître. C'est un livre sans mots qui rend, je vous le disais en préambule, très bavard.

J'ai affirmé tout à l'heure que les paroles volent. Vous aurez reconnu là le fameux *Scripta manent, verba volant* : les écrits restent, les paroles s'envolent. J'ai toujours pensé, mais je crois que toute notre époque a toujours pensé que c'était là un éloge de l'écrit, de sa « solidité », de sa permanence, contrairement à l'oral qui peut s'évanouir, disparaître. Eh bien non, nous apprend Alberto Manguel dans son livre *Une Histoire de la lecture* ; à l'origine, ce dicton avait été forgé en louange à la parole, qui a des ailes, qui peut se répandre, s'épandre, aller au-devant des gens, contrairement au mot écrit, silencieux, inerte, presque mort.

Le conteur connaît ce pouvoir de la parole en marche, le rhapsode aussi. Un texte n'est jamais raconté de la même manière, on brode, on tisse, c'est l'essence même du texte, cet entremêlement de fils dans lesquels on ajoute parfois un de nos cheveux.

Je terminerai en citant Blaise Cendrars, qui dans la deuxième partie de *L'Homme foudroyé*, intitulée « Rhapsodies gitanes », écrit ceci (c'est un gitan qui parle) :

« Nous autres, nous sommes des conteurs. Rien ne nous échappe. On n'écrit pas. On se transmet tout oralement.

Un courrier qui vous rapporte un message se l'est raconté tout le long de la route et quand il vous le récite il y ajoute des détails de son cru selon sa faculté d'élocution et son émotion, et pour donner plus de passion à la chose, il insiste et revient mille fois sur ces détails vrais qu'il a trouvés en cours de route. La parole est beaucoup plus vivante que l'écrit. Et à son tour quand on raconte, on brode sur du déjà brodé. »

Merci à Albertine pour ces belles broderies colorées, pour cette admirable contribution à la biodiversité, et pour cette subtile expérience de lecture, ce guide de voyage au pays de la parole qui joue si bien avec le désir de magie et le désir d'émotions des enfants.

\* Sylvie Neeman est auteure et rédactrice, responsable de la revue *Parole* de l'Institut Suisse Jeunesse et Médias ISJM.